



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 — 551 34 14

JUSQU'AU BOUT DE LA VÉRITÉ



Nous qui avons pâli dans notre jeunesse sur la Question d'Orient, nous nous demandons ce qu'un enfant de 13 ou 14 ans (un de ceux, par exemple, que nous venons de couronner au Concours de la Résistance) peut penser quand son poste de télévision lui montre la Grande Rafle du Veld'Hiv' — où les Juifs parisiens furent parqués en juillet 1942 avant d'être expédiés dans les chambres à gaz d'Auschwitz — et que, dans la même semaine, la presse lui apprend qu'à l'O.N.U. une résolution, votée à la majorité des Etats membres assimile le sionisme au racisme. Quoi! le racisme a tué 6 millions de Juifs, et maintenant ce sont les Juifs qui sont racistes?

L'enfant comprendra quand il aura fait connaissance avec la haine.

Mais pour nous, qui refusons de nous laisser dominer par la haine, cet événement parmi d'autres nous rappelle que notre rôle n'est pas terminé. Nous croyions avoir suffisamment témoigné au cours de ces trente dernières années et nous avons souvent craint de lasser les jeunes générations. Or on s'aperçoit une fois de plus que les accusations et les arguments se retournent comme des gants. N'a-t-on pas entendu il y a quelques mois un avocat réputé affirmer sans rire que l'appel du 18 juin n'avait aucune importance historique, le seul que l'Histoire retiendrait étant celui que lança le maréchal Pétain le 17?

Nous savons que la vérité est toujours fragile, toujours menacée et qu'elle doit être constamment défendue ou rétablie. Et, si nous avons pris le parti de publier des témoignages personnels dans ce bulletin, ce n'est pas pour glorifier telle ou telle de nos camarades — nous espérons que, parmi nous du moins, tout le monde en est bien convaincu —, c'est parce

(Suite page 3)

Le pluralisme des femmes dans la Résistance

Un colloque organisé par l'Union des Femmes Françaises à l'occasion de l'Année mondiale de la Femme et du Trentième anniversaire de la Libération, s'est tenu les 22 et 23 novembre à la Sorbonne sur le thème : Les femmes dans la Résistance. Invitée à y participer, l'A.D.I.R. a présenté la communication suivante :

Le sujet que nous allons traiter ce soir : le pluralisme des femmes dans la Résistance vu à travers deux convois, les 27 000 et les 57 000, suppose une étude qui s'intègre aisément dans le thème de ce colloque.

Il eût été plus intéressant, certes, d'étendre cette étude à la totalité des femmes ayant accompli des actes de résistance. Mais nous ne possédons aucun chiffre permettant de le faire. Combien d'actes héroïques ou modestes ont été accomplis par des Françaises dont personne saura jamais l'identité, car elles ne se sont jamais fait connaître ! Beaucoup sont aujourd'hui mortes et oubliées.

En étudiant les deux transports, nous avons un groupe représentatif de femmes dont l'action hostile ayant été jugée dangereuse par l'occupant a entraîné leur déportation.

Parmi elles, certaines n'appartenaient à aucun réseau. Elles n'étaient pas engagées dans l'armée clandestine, ni chargées de missions, ni convoquées d'hommes ou de munitions, ou assignées à la transmission de renseignements d'ordre économique ou militaire. Elles étaient souvent résistantes sans le savoir, ravitaillant ou hébergeant spontanément des prisonniers évadés, des juifs, des aviateurs alliés, des réfractaires au travail obligatoire et des maquisards. Elles avaient parfois servi de boîte aux lettres et avaient transmis des messages.

Combien furent arrêtées et gardées en otages en lieu et place d'un mari ou d'un fils introuvable ! D'autres furent arrêtées pour des motifs dérisoires : antipathie marquée à l'égard des soldats ennemis, réflexions désobligeantes ou jugées susceptibles de saper le moral du combattant allemand. Mais — et ceci est important — tous ces actes ont été jugés avec la plus extrême sévérité et ont entraîné la déportation de leurs auteurs.

Deux convois constituent la base de notre étude : le premier arrive à Ravensbrück le 3 février 1944. Il se compose de 957 femmes immatriculées de 27 030 à 27 988. Le second arrive le 15 août de la

même année. Il compte 593 déportées dont chacune a reçu un numéro commençant par 57 000. D'où le nom de ces deux convois.

Les sources

Les indications qui vont vous être données au cours de cet exposé sont basées sur les sources suivantes :

1° une étude entreprise après la Libération par Germaine Tillion dans le cadre du Centre national de la Recherche scientifique ;

2° le fichier de l'Association nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance et celui de l'Amicale de Ravensbrück ;

3° les témoignages directs de camarades que les unes ou les autres ont été à même de recueillir.

Nous avons pu consulter, grâce à Germaine Tillion, la liste des 27 000 reçue par elle à Ravensbrück des mains d'une résistante tchèque, ainsi qu'elle l'explique dans son livre *Ravensbrück*. C'est un document établi par les S.S. pour leur usage et qui comporte des annotations manuscrites.

En ce qui concerne les 57 000, une liste de 593 noms a pu être reconstituée à partir de fiches établies par l'enquête orale de Germaine Tillion.

Les fichiers de nos associations nous ont permis de compléter partiellement les renseignements figurant sur les deux listes. Nous avons pu reconstituer un état civil à peu près complet. La profession et le statut marital ont été plus difficiles à établir, particulièrement en ce qui concerne les mortes pour lesquelles notre seul recours a souvent été la mémoire des survivantes.

Analyse

Analysons, si vous le voulez bien, ces deux convois.

Le convoi des 27 000 avait quitté la

4° P 4616

France le 30 janvier 1944. Il était exceptionnel par ses dimensions.

Voyons d'où venaient ces femmes ? Dans les dix jours qui ont précédé le départ de France, les prisonnières avaient été rassemblées au camp de Royallieu, à Compiègne. Chaque jour apportait une nouvelle fournée de femmes en provenance de prisons diverses. De Paris aussi bien que de villes de province : Bordeaux, Toulouse, Angers, Clermont, Lyon, Limoges, Périgueux, Rennes, Marseille... De Fresnes et de Romainville également. Des femmes arrêtées à Paris avaient parfois la surprise de voir arriver de province une mère, une sœur ou une amie dont elles ignoraient totalement l'arrestation.

Pourquoi un convoi d'une telle importance ? Au début de 1944, les prisons sont pleines. Après le débarquement en Algérie, en novembre 1942, la France entière est occupée. La Résistance s'intensifie sur l'ensemble du territoire. La Gestapo devient de plus en plus vigilante et les arrestations se multiplient. La répression est sans merci. La déportation sans jugement préalable a l'avantage de fournir à l'économie de guerre allemande une main-d'œuvre gratuite.

De par leur ampleur, ces deux convois offrent un échantillonnage valable pour une étude approfondie du pluralisme des femmes dans la Résistance.

Les âges

L'état civil que nous possédons, presque complet, permet de déterminer les âges, que nous avons classés de la manière suivante : moins de 25 ans, de 25 à 40 ans, de 40 à 50 ans et les plus de 50 ans au moment de l'action résistante, c'est-à-dire en moyenne vers 1943. Notre classification a été choisie pour tenir compte des responsabilités familiales normalement assumées par chacun des groupes d'âges.

Les jeunes de moins de 25 ans, qui sont-elles ? Ce sont des apprenties ou des étudiantes, célibataires vivant au foyer familial ou mariées avec de jeunes enfants. Leur patriotisme est celui de la jeunesse, d'une générosité totale, fougueux, enthousiaste et souvent inconscient du danger.

La tranche suivante — 25 à 40 ans — nous donne des femmes souvent chargées d'enfants dépendant totalement d'elles. Elles sont conscientes de leurs responsabilités et de leur engagement.

Entre 40 et 50 ans, elles ont des enfants moins dépendants et sont, de ce fait, peut-être plus disponibles.

Pourquoi l'âge de 50 ans comme point de départ de la dernière tranche ? Parce que, à Ravensbrück, les Allemands considéraient les prisonnières de plus de 50 ans comme économiquement sans valeur, et le terme de leur vie en était fixé d'avance. Dotées, au camp, d'une carte rose qui les exemptait de travaux de force, elles sont employées à des tâches moins dures (tissage, tricot, etc.), mais elles deviennent, de ce fait, les premières victimes des sélections : transports noirs, exterminations diverses, chambre à gaz.

Les pourcentages s'établissent comme suit :

18 % de moins de 25 ans chez les 27 000.
20 % de moins de 25 ans chez les 57 000.
39 % entre 25 et 40 ans chez les 27 000.
44 % entre 25 et 40 ans chez les 57 000.
23 % de 41 à 50 ans chez les 27 000.
16 % de 41 à 50 ans chez les 57 000.
12 % de femmes au-dessus de 50 ans chez les 27 000

7 % de femmes au-dessus de 50 ans chez les 57 000.

Pourquoi ces différences ? Le pourcentage des jeunes est voisin dans les deux convois : 18 à 20 %.

Celui des femmes dans la plénitude de l'âge va en augmentant dans le 2^e transport, mais le nombre des plus âgées diminue. Que peut-on conclure de ces chiffres ? Peut-être que les exigences de l'action nécessitaient plus de force physique et que les privations et les représailles avaient eu raison des anciennes.

L'éventail des âges est très étendu car dans le convoi des 57 000 on relève onze noms de moins de 18 ans, dont deux sœurs qui n'avaient pas 15 ans. A l'autre extrémité, on remarque 15 femmes nées entre 1874 et 1880, dont une avait 70 ans. Elles sont, hélas, presque toutes mortes au camp.

Permettez-moi d'évoquer ici l'histoire de cette femme que, parmi les plus âgées du convoi des 27 000, nous avons connue à Ravensbrück sous le nom de grand-mère Marguerite. Alsacienne, parlant couramment l'allemand, elle avait réussi, en falsifiant son âge et en se rajeunissant par le port d'une perruque, à se faire engager comme secrétaire de direction auprès de l'officier-contrôleur allemand responsable de l'ensemble des Chemins de fer français. Son action de résistance a consisté à divulguer les ordres donnés par le Haut-Commandement militaire allemand concernant les transports de troupes et de matériel militaire ainsi que les plans détaillés de transports prévus en cas de débarquements alliés. Si elle n'a pas été exécutée dès son arrestation c'est que, grâce à la remarquable habileté de son travail, sa culpabilité n'a jamais pu être formellement prouvée. Elle a toutefois été déportée à Ravensbrück, où elle est morte.

C'est dans le dernier convoi que nous trouvons, par contre, nos deux plus jeunes, immatriculées : 57 504 et 57 505. Leurs parents, restaurateurs en forêt de Fontainebleau, faisaient une résistance active. Mais un jour, la Gestapo vient arrêter le père. La maison est mitraillée, puis incendiée. Une petite sœur est blessée et la mère s'enfuit en emportant l'enfant. Les deux aînées, Fernande, 14 ans, et Liliane, 13 ans, seront déportées comme leur père. Celui-ci mourra, hélas ! en captivité.

Le statut marital

Le statut marital des femmes des deux convois a pu être étudié sur la totalité des 27 000, mais seulement sur la moitié des 57 000. Le pourcentage est sensiblement le même, 36 et 37 % de célibataires et 63 et 64 % de femmes mariées, veuves ou divorcées.

L'origine régionale

Le plus souvent, les résistantes exercent leur activité dans leur province d'origine, sauf pour des groupes importants de population repliée. C'est ainsi que nous avons classé comme alsaciennes, nos camarades évacuées sur Clermont-Ferrand avec l'Université de Strasbourg.

Nous avons partagé la France en plusieurs régions, compte tenu des zones frontalières où s'étaient établis les maquis et qui avaient suscité, de ce fait, une résistance plus active, suivie malheureusement d'arrestation plus fréquentes.

Ces régions sont les suivantes :

L'Ouest : la Normandie, la Bretagne, la Vendée, la Charente, l'Anjou, la Touraine ;

Le Sud-Ouest : l'Aquitaine, le Périgord, les Pyrénées ;

Le Centre : l'Auvergne, le Limousin, le Bourbonnais ;

Le Sud-Est : la Provence, le Dauphiné, les Alpes, la Corse ;

La région lyonnaise : Lyon, Saint-Etienne ;

L'Est : l'Alsace-Lorraine, la Bourgogne, la Champagne, le Jura, la Franche-Comté ;

Le Nord : la Flandre, la Picardie, le Boulonnais ;

Le Bassin parisien.

Beaucoup d'indications nous manquent, d'ailleurs, et les chiffres que nous allons donner concernant les régions géographiques ne portent que sur la moitié des 27 000 et les 3/4 des 57 000. Nous avons obtenu les pourcentages suivants :

en provenance du Bassin parisien : 22,10 % chez les 27 000 ; 47,55 % chez les 57 000 ;
de la région lyonnaise : 2,3 % chez les 27 000 ; 8 % chez les 57 000 ;
du Nord : 3,2 % chez les 27 000 ; 2,9 % chez les 57 000 ;
de l'Ouest : 21 % chez les 27 000 ; 12 % chez les 57 000 ;
de l'Est : 13,8 % chez les 27 000 ; 7,35 % chez les 57 000 ;
du Sud-Ouest : 12,5 % chez les 27 000 ; 3 % chez les 57 000 ;
du Centre : 11,6 % chez les 27 000 ; 6,2 % chez les 57 000 ;
du Sud-Est : 4,25 % chez les 27 000 ; 4,2 % chez les 57 000.

A cela s'ajoutent les étrangères (souvent mariées à des Français) : Hongroises, Anglaises, Danoises, Italiennes, Espagnoles, Portugaises, Russes, Tchèques, Polonaises et Américaines. Elles sont, chez les 27 000, 8,9 % et, chez les 57 000, 7,33 %.

Les différences de pourcentage s'expliquent par le déroulement de l'occupation allemande qui a une influence certaine sur les actions de Résistance. La Bretagne, région côtière et frontalière face à l'Angleterre, est concernée dès le début. La connaissance des défenses militaires de cette région était d'un intérêt primordial pour les Alliés, d'où l'importance des réseaux de renseignements.

Au cours de l'année 1943, pendant les bombardements massifs des Alliés sur les bases navales anglaises, de nombreux aviateurs sont abattus par la D.C.A. Les rescapés trouvent aide et assistance auprès de la population.

Les résistants du Sud-Ouest assurent les passages clandestins à travers les Pyrénées et le passage de la ligne de démarcation entre la zone côtière interdite et la France non-occupée. Le Centre, le Sud-Est, et le Jura, pays de montagne, abritent des Juifs, des maquisards — ceux du Vercors et des Glières en particulier — et la population de ces régions participe de ce fait, activement à la Résistance.

On remarque, en outre, que les arrestations à Lyon et dans sa région augmentent considérablement après la suppression de la zone libre, ce qui explique la différence de pourcentage entre les deux convois.

On sera également frappé par le nombre relativement faible, dans ces deux convois, de résistantes du Nord et de l'Est. La raison en est que ces régions n'étaient plus territoire français pour les Allemands et qu'ils envoyaient leurs prisonniers directement en Allemagne.

Enfin, c'est à Paris que nous trouvons les chiffres les plus importants en raison de la densité de la population. Mais, là

il était hors de question de rattraper un tel retard en un trimestre. Et puis le « phénomène » s'est présenté, en la personne de Mokhtara (8 ans 1/2), qui savait assez peu de français. Mokhtara arrivait le plus souvent avec 3/4 d'heure de retard, et avait une notion très vague de l'obéissance ! Incapable de suivre, elle se distrairait en attirant l'attention des petits copains !

» A la même époque, nous avons accueilli Fatima, Fatima-l'énigme. Fatima venait tout droit de Mauritanie. Nous avons supposé qu'elle avait 7 ans. Les vaccins ? Elle n'en avait probablement jamais subis. (Je viens d'apprendre qu'elle serait, aujourd'hui, en préventorium). Jamais elle n'avait tenu un crayon. Et, bien évidemment, je ne connaissais pas plus d'arabe qu'elle ne savait de français ! Malgré cela elle a très vite appris le nom de ses camarades. J'aurais voulu lui apprendre quelques mots avec des images, mais je n'en avais pas le temps : mes élèves étaient trop nombreux pour le travail que j'avais à faire avec eux. Mais je savais par expérience que c'est avec les camarades qu'on apprend à parler, et tous mes petits Arabes parlaient français pendant les récréations. Ce handicap n'empêchait pas totalement Fatima de s'exprimer. Elle se servait de la pâte à modeler pour nous parler de son monde à elle, et au lieu de faire des paniers et des tartes, elle nous montrait de merveilleux dromadaires : — « Forcément qu'elle sait les faire, dit un jour Nadji, elle les a vus ! »

» Elle avait un livre préféré : « Le dromadaire ». A la fin de l'année, je profitais d'une promenade pour m'occuper de Fatima et elle m'a dit tout d'un trait : « Comment tu l'appelles ! ». Pour la première fois je l'entendais parler français. Elle répétait la phrase qu'on lui avait sans doute le plus souvent adressée. C'est pour le maître un moment merveilleux. Comme les premiers mots d'un tout petit enfant.

» Après Pâques, il restait beaucoup de travail, même pour les plus avancés, et le trimestre me paraissait bien court ! Aussi, pour la lecture individuelle, au lieu de prendre tous les enfants aussi souvent, j'ai commencé à faire une sélection afin de pousser ceux qui avaient quelque espoir de lire à peu près bien à la fin de l'année. C'est dur d'avoir à choisir ceux que l'on aide. Mais quand on se trouve avec 20, 25 enfants en difficulté, ou bien on est injuste, comme moi, ou on les prend aussi la nuit ! Et on rêve de supprimer les paliers que sont les classes successives et de laisser les enfants évoluer tranquillement.

» Au mois de mai, nous avons reçu la visite de l'infirmière scolaire. Il n'est jamais trop tard pour bien faire ! Un peu tard tout de même, cette fois, car nous avons découvert que 2 de mes enfants avaient une vue très faible. Pourquoi ne pas commencer le dépistage dans les classes de cours préparatoire, au mois d'octobre ? Il est fait en maternelle, mais, parmi les enfants qui ont déménagé cette année-là, combien sont passés entre les mailles ? L'infirmière m'a fait distribuer, à 5 ou 6 enfants, des notes priant les parents de conduire les uns chez un médecin généraliste pour faire des vaccins, et les autres chez l'ophtalmologiste. Elle les avait rédigées de sa plus vilaine écriture ! Comment des parents, qui ne savaient pas écrire leur nom (ce sont les enfants qui le leur apprenaient) allaient-ils déchiffrer ce gribouillage ! Les grands frères, les grandes sœurs pourraient lire ces notes mais... un ophtalmologiste... c'est quoi ? Et le dispen-

saire ? : « Ma mère sait pas où c'est ». Ces notes devaient me revenir avec un mot du médecin afin que je les remette à l'infirmière. Je ne les ai jamais revues !

» Dans le courant du mois de juin, 4 élèves sont arrivés : 2 Portugais, 2 Algériens, tous d'un niveau très, très faible. Je ne pouvais plus rien pour eux. Mais la petite Algérienne promettait de faire beaucoup de progrès : sans être allée à l'école auparavant, elle avait travaillé, un peu, avec un oncle. En quelques semaines, elle avait réussi à apprendre plus de sons que d'autres en 6 mois, alors que le travail de lecture la dépassait ! Quelques enfants ont passé dans ma classe le temps de lire une page, et ils sont allés dans l'autre cours préparatoire. C'est ainsi que pour 26 ou 27 élèves, mon collègue avait 5 étrangers et que sur 25 enfants, j'avais 5 Français !

» A la fin de l'année, 6 de mes élèves lisaient assez bien. Saïd m'a même montré les légendes de ses dessins et Farida une carte postale pour sa cousine. Les premiers textes des enfants du cours préparatoire, c'est notre récompense ! Deux autres enfants (de 9, 10 ans) avaient fait beaucoup de progrès mais... pas encore assez ! 8 élèves à peu près tirés d'affaire pour une classe de 25 !... Avec ceux-là, le gros de la troupe qui trainait derrière et quelques-uns de l'autre cours préparatoire, nous avons constitué un C.E.1 faible pour la rentrée 74 qui devait tenir autant du C.P. que du C.E.1. Et 7 enfants ont redoublé.

» Au mois de février 1975, donc cinq mois après la rentrée, je suis allée aux nouvelles :

Les enfants du C.E.1 ne m'ont pas réservé de grandes surprises, mais dans l'ensemble, ils travaillent plutôt mieux que l'année précédente. Il semble que le redoublement ait réussi aux autres : à l'exception de Belkacem (arrivé en juin 74 ne sachant pas tenir un crayon), ils font tous ce que nous appelons, dans notre jargon, des étincelles. Mon travail leur a peut-être un peu servi !

» Personnellement, il me reste maintenant le regret de ne pas avoir été plus efficace. J'aurais aimé, également, avoir pu garder plus longtemps les quelques enfants qui ne parlaient que l'arabe. C'est passionnant d'apprendre à lire aux enfants, et ça l'est tout autant de leur apprendre le français. J'ai beaucoup apprécié d'avoir des élèves vivants et pleins d'humour malgré leur indiscipline, car dans l'ensemble, je les trouvais plus drôles et plus joyeux que tous les élèves que j'avais eus auparavant. »

A.-M. S.

**

L'enquête d'Anise Postel-Vinay a montré que le problème des enfants migrants « questionne en réalité l'institution scolaire elle-même » (Louis Porcher).

« Car tout enfant, qu'il soit français ou immigré, conclut Louis Raillon dans ce numéro spécial, a un milieu culturel originel ; il est issu d'une famille, d'une région, d'un milieu social qui marquent fortement son langage et ses comportements premiers. Or l'école, on le sait, a trop longtemps ignoré ces particularismes personnels et sociaux, privilégiant sans le savoir (au moins jusqu'à ces derniers temps) les enfants de la classe bourgeoise dont elle véhicule le langage et les comportements : ce qui est nécessaire pour les enfants migrants, c'est, au fond, ce qui est nécessaire pour tous les enfants, et leur présence rend seulement plus évidente l'urgente nécessité d'une évolution pédagogique. »

Chronique des livres

LES CHEMINS DE GIBRALTAR

L'auteur de ce livre *, Airey Neave, est actuellement député conservateur. Il a tenu plusieurs postes ministériels. Il est l'un des solides appuis de Mrs. Thatcher.

Alors qu'il était lieutenant dans le corps expéditionnaire britannique il fut blessé et fait prisonnier à Calais en 1940. Interné dans la forteresse de Colditz, il fut, en 1942, le premier Britannique qui réussit à s'en évader. Après d'imaginables péripéties il gagna la Suisse, puis la France, l'Espagne, Gibraltar et enfin Londres.

Il n'avait que trop réalisé, tout au long de son harassante odyssée, les énormes difficultés que devait rencontrer un prisonnier évadé, seul en territoire ennemi, pour n'être pas sensible à la proposition qui lui fut faite de travailler à Londres pour les réseaux d'évasion créés peu à peu en France, en Belgique et en Hollande. Il avait lui-même été pris en charge par l'un de ces réseaux en Savoie, à Marseille et à la frontière espagnole et il ne pouvait oublier le courage et la détermination de ceux qui l'avaient aidé.

C'est en hommage à tous ces hommes et à toutes ces femmes qu'il a voulu relater l'histoire de leur action. Il devint donc un agent des Services secrets britanniques pour le secteur « Evasion », qui tenait ses assises au War Office, « Room 900 ».

Cet ouvrage est très révélateur pour celles d'entre nous qui ont appartenu à l'un de ces réseaux. En effet, nous exécutons des ordres reçus de contacts — eux-mêmes reliés à d'autres contacts par des fils mystérieux — dont nous ne connaissons ni les tenants ni les aboutissants.

Le récit d'Airey Neave décrit comment s'établirent spontanément et empiriquement ces contacts, sous la pression de la nécessité, à la fois humanitaire et patriotique — il s'agissait au début de soldats venus de Dunkerque, puis, au fur et à mesure que se développaient les raids aériens, de pilotes abattus —, comment ces contacts s'organisèrent en filières finalement structurées. A partir de la filière O'Leary, il passe à la longue et émouvante histoire de *Comète* commencée par une jeune fille belge, Andrée de Jongh, dite Dédé, et qui continua jusqu'au bout, malgré les nombreuses arrestations dues à la trahison. Enfin nous comprenons la naissance de la filière Shelburn consacrée aux évasions par la Bretagne, rendues nécessaires par le nombre de plus en plus grand de raids aériens sur le Nord et le Nord-Ouest de la France.

Airey Neave nous explique comment « Room 900 » est venue en aide aux réseaux d'évasions et a finalement travaillé avec eux en parfaite collaboration, leur procurant argent, papiers, cachets, au moyen de parachutages d'agents et de radios recrutés et entraînés à Londres.

C'est une histoire fort compliquée dont chacune de nous connaît des bribes, et c'est pourquoi il est passionnant de pouvoir joindre les morceaux du puzzle et en faire un tableau cohérent.

Tout cela nous le devons à Airey Neave, qui en évoque les épisodes avec émotion et ressuscite les participants les plus purs et les plus courageux de cette épopée grâce à laquelle on estime qu'environ 4 000 aviateurs ont été sauvés.

D. McAdam CLARK.

* Editions France-Empire.

Des enfants privés d'enfance

Il y a d'anciennes déportées qui ne cessent d'être « à l'œuvre ». C'est le cas, entre autres, d'Anise Postel-Vinay. Aucune question difficile ou ingrate ne la rebute. Cette fois-ci, c'est sur l'éducation des enfants de migrants qu'elle s'est penchée.

Les migrants, ce sont ces travailleurs étrangers venus en France et dont la France, comme tous les pays industrialisés, a besoin pour faire tourner ses usines et bâtir ses immeubles. Algériens, Marocains, Africains du Sahel, Espagnols, Portugais, Yougoslaves, Turcs, etc., la misère qui les a poussés à s'expatrier les retient loin de leur pays. Ils font venir leur famille, et leur concentration dans certaines régions crée toutes sortes de problèmes. Leur situation est assez bien résumée par l'Union internationale de la Protection de l'Enfance, qu'Anise a consultée et qu'elle cite dans sa grande enquête sur l'éducation des enfants de migrants parue dans un numéro spécial de la revue Education et Développement * de mai 1975.

« Il y a plus de dix millions de travailleurs migrants en Europe occidentale et presque deux millions d'enfants. Ces travailleurs et leurs familles vivent à un niveau très bas, du fait qu'ils sont habituellement mal payés, mal logés, et qu'ils ont à effectuer les travaux les plus désagréables et les plus sales, que les gens du pays ne veulent plus accomplir. En outre, bien qu'ils jouent un rôle capital pour l'économie du pays dans lequel ils travaillent, ils subissent souvent de l'hostilité et des préjugés de la part de la population du pays. Il existe un chauvinisme croissant dans tous les pays « développés », en vertu duquel tous les étrangers sont considérés comme inférieurs, et cette attitude affecte l'enfant dès qu'il entre en contact avec la population du pays. »

Les fluctuations du marché du travail et les événements politiques internationaux ont une répercussion immédiate sur la destinée des familles de migrants. Elles vivent cette insécurité au jour le jour, en marge de la vie nationale du pays d'accueil comme de celle du pays d'origine. Les enfants en sont profondément marqués. Ils ne s'installent pas dans leur vie d'enfants. Ils sont comme privés d'enfance.

« Comment l'enfant de migrant, demandant Anise, va-t-il pouvoir se développer au milieu de conditions générales d'existence aussi peu favorables ? Dans quel état physique, affectif, moral et intellectuel va-t-il aborder l'école ? Celle-ci saura-t-elle à la fois développer ses facultés intellectuelles et la qualité de ses contacts avec le monde des jeunes et celui des adultes ? Les éducateurs arrivent-ils à détecter où se situent les difficultés de langage, à discerner les différences profondes de cheminement intellectuel et de comportements sociaux que ces enfants tiennent de leur court passé et surtout de celui de leurs parents ? »

Il faut savoir qu'en France, jusqu'à ces toutes dernières années, les problèmes particuliers aux enfants de travailleurs migrants n'avaient pas été envisagés dans leur ensemble, ni au ministère de l'Éducation nationale, ni au ministère de la

Jeunesse et des Sports. L'école de Jules Ferry n'aimait pas marquer les différences — et c'était à son honneur ; elle a mis presque un siècle à s'apercevoir qu'un traitement identique appliqué à des situations différentes accroissait les inégalités », selon la formule du recteur Capelle. Les enfants étrangers réussis-



... sans préjudice pour personne.
Actualités Mondial Photo

Une classe quelque part...

Des éducateurs pleins de dévouement et d'imagination tentent de s'adapter avec souplesse aux besoins des uns et des autres. Se refusant à appliquer des théories ou des formules, ils prennent des initiatives et essayent des méthodes intéressantes. Témoin cette jeune institutrice remplaçante à qui l'on confie les jeunes étrangers qui arrivent et qui « se débrouille » comme elle peut, très intelligemment comme on va le voir.

« L'école du quartier X dans la Ville Nouvelle de Y... s'est ouverte à la rentrée 1973, alors que les immeubles voisins commençaient à être habités. C'est là que je revenais, après chaque remplacement, et il était prévu que je prendrais la prochaine classe qui s'ouvrirait.

« C'est ainsi qu'au mois de janvier, on m'a confié une dizaine d'enfants qui ne « suivaient pas » dans le cours préparatoire. Par la suite, pour chaque nouvel élève, un petit examen de son niveau de lecture me suffisait pour décider si je gardais l'enfant ou s'il pouvait suivre dans l'autre cours préparatoire d'un niveau dit « normal ».

Parmi ces enfants, j'avais 3 Français de 6, 7 1/2 et presque 10 ans (!) et 8 Nord-Africains dont un Tunisien (la plupart des enfants d'Afrique du Nord qui sont arrivés dans ma classe au cours du semestre venaient d'Algérie). Ils avaient entre 6 et 9 ans 1/2. Ils savaient tous le français (plusieurs d'entre eux étaient nés en France). L'ensemble formait un groupe hétérogène qui allait du bébé — qu'on aurait mieux fait de garder en maternelle ! — au grand garçon de 10 ans qui ne se sentait pas à sa place. Et, comme dans toute classe de rattrapage, on avait réuni des enfants de niveaux scolaires très différents.

saient à l'école s'ils avaient la chance de bénéficier d'une succession de maîtres disposés à leur accorder une attention spéciale... Mais le plus souvent, ils quittaient l'école vers 13-14 ans, sachant à peine lire et écrire et ne trouvant de ce fait ni possibilité de formation professionnelle ni emploi intéressant. Lorsqu'on dut garder obligatoirement à l'école tous les enfants jusqu'à 16 ans, l'échec est apparu dans toute son ampleur. Et c'est maintenant devant un problème de dimension nationale que se trouve le ministère de l'Éducation avec ses huit cent mille enfants étrangers de moins de 16 ans.

« Si l'école continue de dispenser un enseignement stéréotypé, le même pour 35 enfants d'une même classe, la même semaine, il est certain que les enfants étrangers, plus encore que les petits Français, qui pâtissent déjà dans des proportions inquiétantes du système, ont peu de chance de s'en tirer et alourdisent les classes. Mais là où on prend en compte les difficultés spécifiques de chacun, Français comme étrangers, où l'on travaille en équipe avec des méthodes actives, où l'on est parvenu à obtenir un nombre suffisant de maîtres et les moyens matériels de mener un travail pédagogique suivi, l'éducation de tous se déroule dans de bonnes conditions, sans préjudice pour personne, bien au contraire. »

« Le gros travail, au cours préparatoire, c'est l'apprentissage de la lecture, et, sans négliger la mathématique, je lui accordai la priorité.

« Il s'est rapidement avéré que les leçons de lecture collective étaient de moins en moins adaptées. Je me suis donc mise à consacrer la plus grande partie des après-midi à la lecture individuelle. Chaque enfant préparait une ou deux fiches de son niveau et j'en faisais lire le plus possible, un par un. Pendant ce temps, les autres faisaient des jeux individuels de lecture, de mathématique ou de latéralisation : un rapide coup d'œil me permettait de vérifier si tous les petits cartons étaient bien en place. J'avais préparé une quantité de jeux variés, pour tous les niveaux, mais il fallait encourager les enfants et quelquefois les obliger à les prendre : c'était tellement moins fatigant de faire de la pâte à modeler ! Cette pâte à modeler, j'étais bien heureuse de l'avoir : avec elle, l'imagination faisait travailler tous ces petits doigts, alors que nous n'avions pas le temps de faire beaucoup de travaux manuels. Le vocabulaire de mes élèves n'était pas très riche, et leur langage mal structuré. Mais je ne pense pas que c'était vraiment pire que dans les autres classes d'enfants de cet âge.

« A la mi-mars, j'ai reçu deux élèves de mon collègue (beaucoup trop tard). C'était Maurizio, un petit Italien, et Malika. Tous deux avaient 6 ans.

« A la rentrée de Pâques, 6 enfants sont arrivés : 2 Français — dont un venait de la Réunion — de 7 et 8 ans (ils ne savaient pas lire), et 2 Portugaises de 6 ans. L'une avait un bon niveau pour ma classe, quant à l'autre elle était dans le cas des deux Français :

* Education et Développement, revue mensuelle, 11, rue de Clichy, 75009 Paris. Le numéro : 8 francs.

aussi, sous l'influence du débarquement et de l'avance alliée, le pourcentage va doubler.

Le statut socio-professionnel

Le chiffre le plus élevé est celui des femmes au foyer, qui atteint presque la moitié. Puis viennent les employées de bureau (secrétaires, comptables, standardistes, etc.), qui sont environ 10 % ; les étudiantes et les apprenties : 8 % ; les professions libérales (médicales et paramédicales, enseignantes, avocates, écrivains, artistes, journalistes) : le premier transport en comptait 6,2 % et le second 10 %. Ensuite les commerçantes : 8 % dans les 57 000 et 4 % dans les 27 000, dont beaucoup de patronnes ou serveuses de restaurant et de café, des libraires, des fleuristes. Les fonctionnaires et agents de l'Etat : 4,3 % ; les artisans : 3 %, catégorie où l'on trouve beaucoup de couturières, de coiffeuses, de modistes, de photographes, etc. Les ouvrières et les rurales sont : 3 % chez les 27 000 et 6 % chez les 57 000.

Le nombre élevé de femmes au foyer nous rappelle qu'à cette époque un grand nombre de femmes mariées n'avaient pas d'activité professionnelle propre et que, quand elles en avaient, elles étaient souvent les collaboratrices bénévoles de leur mari, surtout dans le commerce et l'artisanat.

Conclusion

Malgré les difficultés rencontrées au cours de ces recherches et les réserves qui s'imposent quant à la portée de leurs résultats, une chose ressort clairement. Nos camarades des deux convois étaient, on l'a vu, d'âges, d'origines et de professions extrêmement variés. Nous avions d'ailleurs eu l'occasion de nous en rendre compte dans les camps ou les kommandos où nous avions échoué.

La diversité était partout. Dans le niveau culturel et le milieu social, dans les options politiques : à côté de nos camarades communistes, on trouvait des personnalités représentatives de tout l'éventail politique et jusqu'à des camarades d'extrême-droite. On trouvait aussi des sans opinion, ne connaissant que le patriotisme qui fait un devoir de défendre la patrie en danger. Diversité dans le cadre confessionnel : des catholiques, des protestantes, des orthodoxes, des israéliennes et des libres-penseuses se sont retrouvées au coude à coude.

Rien n'a pu nous diviser. Pourquoi ? Parce que notre pluralisme avait trouvé, dès l'origine, son unité dans l'idéal commun, issu d'un réflexe viscéral, d'un vieil instinct venu du fond des âges et qui pousse à défendre le territoire, une révolte de l'esprit nourri de liberté et de justice contre un envahisseur qui, au nom d'un racisme aberrant, foule aux pieds la dignité de la personne humaine. Tout cela a joué sans doute, en totalité ou en partie. Et ce n'est pas la chose la moins émouvante de cette terrible expérience que de constater qu'il y eut entre nous toutes, si différentes et qui aurions pu ne jamais nous rencontrer, cette âme commune qui naquit spontanément quand la France fut occupée. C'est mues par elle que nous avons cherché obstinément un contact, une filière, un réseau grâce auquel nous pourrions travailler à la libération de la patrie. Et quand nous l'avons trouvé, nous ne nous sommes même pas demandé quelle était la couleur ou la classe des gens qui l'avaient mis sur pied. C'était des résistants et nous l'étions aussi. Cela nous suffisait.



IN MEMORIAM

Danièle Jomaron

Danièle Jomaron nous a quittés le 30 novembre dernier. Pour elle, je dois remettre en route la ma-

chine à remonter le temps, car depuis quelques années Danièle vivait très retirée. La maladie ne l'avait pas épargnée : une tuberculose pulmonaire très grave, une greffe osseuse et bien d'autres tourments que nous, ses amies proches, avons connus et vécus. Le téléphone servait de lien... longuement et souvent.

Depuis que Danièle n'est plus, je ne retrouve en ma pensée que la petite Danièle du temps de l'occupation. Elle avait à peine 20 ans quand elle est entrée au « Service National des Ecoles de Cadres-Maquis » à Lyon. Très vite son cran et son courage l'ont désignée pour des tâches périlleuses, en ville aussi bien qu'en maquis. Un exemple entre autres : elle n'a pas hésité à se découvrir dangereusement pour entrer en relation avec trois de nos camarades blessés et arrêtés au cours d'une attaque sur un maquis. Elle a su obtenir tous les renseignements et les complications indispensables à leur fuite. Elle a constitué un groupe franc, le dirigeant elle-même les armes à la main. Et nos trois maquisards — pourtant étroitement surveillés à l'hôpital de Périgueux — ont été sauvés. C'était le 8 décembre 1943. Le lendemain, nos camarades devaient être livrés à la Gestapo ! Danièle a tenu, je m'en souviens, à assurer elle-même la mise en sécurité des évadés.

Danièle a donné en bien d'autres circonstances un magnifique exemple d'audace réfléchie et de tranquille courage. Elle a été arrêtée le jour du débarquement !... Et ce même courage lui a permis de tenir tête et de se taire aux sévères interrogatoires de la Gestapo de Lyon. Elle fut déportée le 14 juillet 1944. Le camp de Ravensbrück. Puis Beendorf (les mines de sel en Saxe).

Marie-Suzanne Binetruy nous parle de ce temps de la déportation pour Danièle. La petite Anne, toute à sa grande peine maintenant, pourra être fière de sa maman.

Lise LESÈVRE.

En avril 45 le canon tonnait sur Beendorf. Grossi de Polonaises et de Juives hollandaises, ce Kommando de Ravensbrück, occupant depuis août 44 une centaine de Françaises, fut évacué.

Cinq jours plus tard, zigzaguant entre les lignes russes et américaines, les villes bombardées, les routes livrées aux fuyards, les enfants montant au front, le convoi se rapprochait de Hambourg et de la chambre à gaz promise.

Pas d'eau, pas de nourriture. Deux jours avant, sur le ballast, nous avions reçu dans le creux de la main deux nouilles crues et une pincée de sucre en poudre. Le wagon voisin avait mis au monde un nouveau-né polonais. Certains, maintenant, buvaient leur urine. Et, parce qu'il était impossible de nous asseoir toutes à la fois, notre groupe était debout contre la paroi.

A quelques jours de la victoire tout semblait devoir finir, et pour ce moment nous avons uni nos forces. Celles que tu rassemblas pour nous Danièle, c'était l'affection malicieuse de ta grand-mère

qui t'avait donné, avec sa silhouette, son humour et sa bonté ; c'était la chaude communauté de la rue Saint-Etienne, ta foi en l'homme et en la démocratie qu'avait symbolisée ton nom de résistante : « Bastille », et surtout la foi en cette amitié qui, dès Montluc, avait soudé notre groupe de sept d'abord, puis à travers toi tout le Kommando. Au nom de cette amitié, jusqu'aux pires moments tu donnais en silence ton pain, ton sommeil, ta place assise, et chacune de nous sait seule ce qu'elle te doit.

« Comment vivre sans les autres ? disais-tu. Le mal vient toujours d'un manque de dialogue... Quoi qu'il advienne, si nous restons ensemble, ces deux années m'auront comblée. »

Trois jours après, le Danemark puis la Suède nous recueillaient.

Nous avons retrouvé Lyon, la rue Saint-Etienne, tes amis du maquis, la fac de lettres. Nous avons revu en rêve Montluc au mois de juin, Romainville, Sarrebrück, le jour de l'attentat contre Hitler, le sable de Ravensbrück, les galeries, les échelles de Beendorf, le tour où nous saturions de sel les pièces qui passaient entre nos mains et cette image de haine qui t'avait bouleversée : les enfants nous montrant le poing.

Cependant, du sana à l'hôpital, le passé t'accablait encore.

Capésienne en 46, professeur de philo au C.N.T.E. avec le même besoin d'absolu, refusant toute compromission et tout refuge dans le passé, tu cherchais inlassablement un idéal auquel te vouer et tu restais l'amie dont s'ouvrent, à toute heure et à tous, la maison et le cœur.

C'est pourquoi, dans la nuit du 29 au 30 novembre, aucune d'entre nous n'a dormi. A nouveau nous traversons avec toi Hambourg bombardé, mais cette fois, nous le savions, tu n'arriverais pas au bout du voyage.

Et le 4 décembre, venues de Lyon, d'Aix, nous nous retrouvions à tes côtés, après trente ans, comme si tu continuais à être après la mort ce que tu avais été ta vie durant : un lien.

Marie-Suzanne BINETRUY.

Jusqu'au bout de la vérité

(Suite de la page 1)

que nous pensons que, dans ces pages émouvantes par leur simplicité et leur accent d'authenticité, l'historien futur trouvera les éléments qui lui permettront de distinguer le vrai du faux. On sait tout ce que les lettres et les journaux intimes ont apporté à cet égard dans le passé.

De même, en réalisant le travail collectif dont on a lu en première page le résultat, nous n'avons eu d'autre motif que de contribuer, dans la mesure de nos faibles moyens, à la connaissance d'une époque terrible que certains tentent aujourd'hui de défigurer pour justifier leurs errements ou leurs lâchetés. C'est sans doute un des derniers services que nous pouvons rendre à notre pays.

J. Rameil.

L'ASSEMBLEE GENERALE

AURA LIEU

le Samedi 13 Mars 1976 après-midi

à la MAISON DES CENTRAUX, 8, rue Jean-Goujon - PARIS-8^e - (Métro : Alma-Marceau)

En 1976, c'est à la Maison des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, que se tiendra l'Assemblée générale.

Samedi 13 mars à 15 heures : réunion de l'Assemblée générale.

A 18 h 30 : Cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, Champs-Élysées-avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R.

A 20 h : Dîner au restaurant de l'Assemblée nationale, 101, rue de l'Université, au 8^e étage.

Prix du repas : 58 francs, vin, café et service compris.

Un service d'autobus assurera le transport de la Maison des Centraux à l'Etoile et de l'Etoile au restaurant de l'Assemblée nationale.

Il est indispensable de s'inscrire avant le 5 mars. Le prix du repas sera à régler à l'A.D.I.R. ou à la déléguée régionale en même temps que l'inscription. Aucun repas ne sera encaissé sur place.

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers des membres du Conseil d'administration.

Les membres sortants cette année, sont : Mmes Billard, Degeorge, Ferrières, Flamencourt, Hugounenq. Mme Delmas est membre à vie.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature. Selon la décision prise par l'Assemblée générale du 10 mars 1973, les candida-

tures nouvelles doivent être déposées au siège de l'A.D.I.R. deux mois avant la date de l'Assemblée générale.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serons reconnaissantes à toutes nos camarades, de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1976 (montant minimum : 10 F).

C.C.P. : A.D.I.R. 5266-06 Paris

Attention : le mandat pour le paiement des cotisations et le pouvoir pour le vote sont encartés dans le présent bulletin.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation, avant la réception du bulletin, sont priées de nous excuser de l'envoi du mandat.

PRIX DE LA RESISTANCE

Le Prix de la Résistance a été distribué, cette année, à l'Hôtel de Ville où, comme il y a deux ans, nous avons été accueillis par le vice-président du Conseil de Paris.

Accompagnés de parents ou de professeurs, la plupart de nos jeunes lauréats prenaient contact pour la première fois avec notre Maison commune et son cadre donnait à cette amicale cérémonie une certaine solennité.

Le choix des prix était varié, les albums de dessins ont eu beaucoup de succès, et plusieurs membres de nos associations, auteurs de livres distribués, les ont dédiés, créant ainsi une ambiance favorable à des conversations toujours enrichissantes... pour nous.

Une aimable conférencière a retracé l'histoire de l'Hôtel de Ville depuis sa création et a emmené les jeunes visiter les salons. Ils en sont revenus pour que

les premiers prix de ce concours reçoivent des mains du vice-président un diplôme et une médaille frappée à leur nom, ce qui n'a pas été sans les impressionner.

Depuis deux ans, un deuxième concours concerne les classes de 4^e, 5^e et pré-professionnelles. Il comporte des enquêtes collectives. Le meilleur dossier avait été constitué par une classe d'handicapés auditifs, ils étaient tout émus, et nous particulièrement heureux de les féliciter.

Un buffet bien garni a réuni adolescents, organisateurs et enseignants. Le contact avec ces derniers, dont beaucoup n'ont pas connu les années de guerre, nous a révélé l'intérêt qu'ils portent aujourd'hui à cette époque.

VIE DES SECTIONS

SECTION MEURTHE-ET-MOSELLE VOSGES

Malgré le ciel gris et la pluie, le soleil était dans nos cœurs, ce dimanche 16 novembre à Epinal où se retrouvaient les camarades de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, certaines accompagnées de leur mari, pour un repas amical au mess des officiers, sous la présidence du président départemental de l'A.D.I.F. des Vosges. Mme Cayotte, déléguée de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, était venue avec ses adhérentes se joindre aux Vosgiennes.

La douce euphorie d'un excellent repas, permit à certaines d'entre nous d'évoquer des souvenirs qui, en dépit de moments tragiques, leur permettaient de garder confiance et espoir de retour.

Avant de nous quitter, nous fîmes un pieux pèlerinage au « Quèquement », cimetière américain élevé à la mémoire des soldats tombés dans les Vosges. Puis nous nous séparâmes en nous promettant de nous réunir le plus souvent possible dans une totale communion de cœur et d'esprit.

A. GOUR.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Vincent, fils de Jean-Claude Passerat et petit-fils de notre camarade Mme Passerat-Palmbach. Evry, le 7 octobre 1975.

MARIAGES

Anne-Marie Coupât, petite-fille de notre camarade Mme Jean Coupât, a épousé Bernard Dratler. La Cluse, le 15 novembre 1975.

Catherine Vaillant, petite-fille de notre camarade Mme Emmanuel Vaillant, a épousé Luc Chelet. Nantes, le 6 décembre 1975.

Viviane Vernay, fille de notre camarade Mme Vernay (Miarka), membre du Conseil d'administration de l'A.D.I.R., a épousé Olivier de Boutiny. Paris, le 7 janvier 1976.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Fontès a perdu son mari. Toulouse, le 21 octobre 1975.

Notre camarade Danièle Jomaron est décédée. Montrouge, le 30 novembre 1975.

Notre camarade Marie-Louise Levesque (Mimi) est décédée. Paris, le 24 novembre 1975.

Notre camarade Mme Mardaga est décédée. Toulouse, le 8 décembre 1975.

RECTIFICATIF

Un sous-titre a sauté dans la première page de notre dernier bulletin. Sous le titre : *Histoire du réseau Prosper*, devait figurer : *Episode du Petit-Aunay*. Nous prions nos camarades de bien vouloir nous excuser de cette omission.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ.
Imprimerie LESCARET. PARIS

Numéro d'enregistrement
à la Commission paritaire : 31 739.



Un des jeunes handicapés auditifs.